

# Réparation pour acquérir une existence face au tiers étranger

## LE RÔLE DE LA TÉNACITÉ DE LA MÉMOIRE DES EXCLUS

**« Aider les autres, c'est thérapeutique. Une source non alimentée ne peut pas donner d'eau. Si je tiens debout aujourd'hui, avec mes faiblesses et mes imperfections, c'est parce que je reçois beaucoup des gens qui viennent me voir. Je suis constamment rempli. J'apprends avec d'autres qu'on peut espérer, qu'on peut insuffler des changements en soi et autour de soi ». Ainsi parlait Naasson Munyandamutsa. Il nous a quitté le 2 mars 2016. Il avait 58 ans. Naasson était une présence**

**chaleureuse, intense, une voix qui redonnait courage et une pensée qui repoussait les ombres du génocide. Tu nous manques et nous manqueras. Que l'au-delà quel qu'il soit te soit doux.**

Il s'agit simplement, assez brièvement, de convoquer à la réflexion le concept de réparation, comme une voie essentielle pour acquérir chez les survivants une existence face au tiers étranger. Confronter cette réalité de réparation dans un contexte de violence de masse renvoie nécessairement à la signification étymologique de l'acte de confronter, à savoir déterminer les limites du terrain. Quiconque s'aventure à déterminer les limites du terrain aussi complexe dans un univers post-violence extrême interroge constamment la question de distance, de migrations constantes instables dans la relation à l'autre.

Il y a quelque temps, je recevais une jeune fille d'environ 20 ans, Célia, qui à la fin d'un entretien prenant, me pose une question dont la résonance me reste encore aujourd'hui : « pouvez-vous me dire dans quel pays ou dans quelle partie du monde je pourrais me rendre pour ne plus jamais voir aucun visage d'homme d'ici ? Mais sans jamais perdre l'envie de revenir un jour pour retrouver les sentiers que mon père a dû emprunter avant sa mise à mort. Je lui dis « mais que comptez-vous prendre avec vous pour ne pas perdre les repères nécessaires, pour retrouver ces sentiers quand vous reviendrez ? Elle va me dire « on ne peut rien prendre d'ici si ce n'est l'amertume de n'avoir jamais été reconnue comme une orpheline qui cherche à être. Un constat poignant. Comme le titre du bon texte d'Éric Semerdjian, « Orphelins d'une reconnaissance jamais octroyée », extrait de son excellent livre, *Mémoires de la douceur qui vient*. C'est cette rencontre un soir du 7 février 2012 avec cette jeune fille qui va inspirer le titre de mon très court exposé aujourd'hui : « Réparation pour acquérir une existence face au tiers étranger. Le rôle de la ténacité de la mémoire des exclus. »

Le projet d'extermination conduit au crime qu'on ne peut ni pardonner ni juger, comme le titre du livre d'Antoine Garapon,

implique bien évidemment un passé qu'on ne peut réparer, au sens logique du terme. Mais en même temps, en l'absence d'une tentative de réparation, l'objet détruit ne peut être restauré. On peut s'y essayer quand il s'agit d'une maison détruite, d'une institution mise en pièces, ou de frontières rendues poreuses, mais qu'en est-il des lieux saccagés ? De confiance intra-personnelle et interpersonnelle, broyée ? La jeune fille dans sa question trop réelle et à travers son constat dramatique, interroge en même temps l'impératif sociétal de créer un espace vital de sécurité et bien évidemment la question du rapport à l'autre. Au sein des sociétés qui ont vécu l'horreur de l'anéantissement, de la différence et de l'autre différent parce que c'est celui-là qu'on voulait anéantir, les valeurs fondatrices ont volé en éclats. Celui qui survit à ce projet d'extermination assume sa survivance en fonction de sa capacité à revitaliser un dialogue avec soi sans toutefois perdre de vue la place de l'autre sur lequel on n'a aucun contrôle, malheureusement. Mais qui est cet autre, qui posséderait la vertu de nous permettre d'exister, de nous réparer en fin de compte, et d'avoir une vie transmise et venant de quelque part ? Ce quelque part qui permet de pouvoir raconter un jour le récit des origines qui nous ont créés. Ici, les exclus, anéantis, le vide est laissé, la naissance des mots étouffée, les souvenirs obscurcis, tout ceci rend difficile la possibilité de mobiliser la mémoire des exclus. En l'absence de cette mémoire des exclus, c'est la mémoire de la violence qui devient redondante et qui crée un passé qui ne passe pas, comme dirait Éric Conan. Un tel passé qui ne passe pas fait place forcément à une mémoire traumatique qui implique forcément une difficulté si pas une impossibilité de la chance d'être réparé. Si on est confronté à l'absence du non-savoir, et que le temps de l'acquérir a été brutalement avorté, qu'est-ce qu'on va prendre pour soi, si ce n'est de compter sur l'existence face au tiers étranger ? À condition qu'il soit, bien entendu, à même d'offrir une présence étayante qui nous permet d'être. Quand on survit d'un projet d'extermination, la survivance va être fonction de ce qu'on va acquérir comme héritage et qu'on va prendre avec soi afin de pouvoir devenir le vecteur de transmission de la mémoire des exclus. La survivance convoque un double impératif :

celui relatif à la conception des mondes autres, différents, nécessitant un nouveau langage qui se construit face à celui de l'autre et, plus essentiel encore, l'acquisition d'un langage propre qui permettra d'historiciser sa victimologie comme un événement et non plus comme une manière de vivre. C'est ceci en réalité le sens profond de la réparation de soi. Il convient de noter qu'en l'absence de la réémergence de ce langage propre, conquérir une existence face à l'autre, au tiers étranger, devient hypothéqué. Or le langage propre se déploie à partir du souvenir, plus exactement de l'héritage des disparus que nous avons aimés, hélas, qui s'inscrivent dans la mémoire des exclus que nous voulons désormais sortir de l'exclusion.

La recherche de la distance que sollicite cette jeune fille dévoile l'angoisse qui se déploie de la rencontre avec l'autre. L'autre qui ne peut plus devenir celui face auquel je vais me reconnaître, me réparer, ou me recréer même.

Mais quelle angoisse et quel déferlement de stratégies défensives que suscite cette convocation des rapports à l'autre comme centre de réflexion ! Qui est donc cet autre, qu'on cherche à fuir à tout prix mais qu'on souhaite à la fois découvrir pour enfin briser cette terrible prison de solitude. Christophe Galand s'interroge face à cette identité de l'autre. L'autre est-il une instance que je vais m'approprier, celui que j'érige en miroir pour m'y reconnaître ou m'en inspirer, différent ? Est-il celui que je prétends aimer pour valider ma noblesse d'âme et me conformer au système de valeurs instituant le surmoi contemporain ?

Pour cette jeune fille, Célia, l'autre est celui qui incarne cette machine folle qui a anéanti son groupe d'appartenance et qui l'a poussée dans une solitude qu'elle voudrait tellement fuir. Elle veut aussi fuir le monde qu'elle connaît et s'aventurer dans un mouvement migratoire. Migration d'un lieu à l'autre, d'un état à l'autre, du langage pour soi à un langage partagé et surtout de l'état de menace à la vie en passant par l'état de survivance. La survivance qui évoque la mort bien entendu et le brouillage des frontières, car comme le dit bien Régine

Waintrater, le survivant s'est déjà donné pour mort et revenu des No Man's Land où toute frontière entre réalité et fantasme a été abolie, voire inversée. Dans ces conditions, l'absence de l'autre paralyse la dynamique de la survivance et de la réparation de soi, car on ne survit pas tout seul. La mort nous attire vers les lieux inconnus, vers les destinations étranges et étrangères à notre connaissance. Il faut souligner qu'à la suite du génocide, dans un contexte post-destruction, l'État rwandais a entrepris tout de même, il faut le reconnaître, avec la dernière énergie, de remettre les pièces ensemble, les unes aux autres pour recréer le pays comme un acte de réparation. Parce que sans pays, sans lieu, sans endroit, comment voulez-vous parler de réparation ? C'est John Betty, d'Afrique du Sud, qui disait « Je suis parce que nous sommes, et puisque nous sommes, donc je suis ». Ceci est un acte de réparation. Nous pourrions d'autres illustrations, si on avait le temps. À l'absence de la possibilité de créer un État réconcilié pour accéder à une véritable transformation sociale, les survivants se sentent si seuls dans un univers désertique. Toutes les créations sociétales, dans un projet d'anéantissement comme au Rwanda, procèdent d'actes de réparation presque à l'image de la sagesse de la poésie africaine, car leur tâche – les poètes – chez nous, c'est de se souvenir des points d'eau, de l'étendue de chaque mare. La survie du groupe dépend des points d'eau dans le désert. Il faut les mémoriser pour les rechercher, pour les marquer, pour être.

Célia me disait lors d'une des rencontres que nous avons eues ensemble, en larmes : « je me sens tellement seule, je voudrais rejoindre mon père ». Un père assassiné quand elle avait près d'une année seulement et qu'elle ne connaît donc pas, vous imaginez, si ce n'est à travers la représentation de lui dont elle s'est fait don et face à laquelle vivre suppose la possibilité de s'offrir le droit de lui faire don à son tour de la parentalité jamais octroyée. Célia donc aura seulement pris d'être l'enfant de sa mère et de son père seulement une année. Mais qu'est-ce qu'on garde pour soi de l'expérience d'être porté-e, aimé-e, poussé-e vers la vie pour un temps aussi court ? Ce temps non connu, juste représenté, qui porte à la fois la blessure et la mémoire, une mémoire

sans souvenir. Cette jeune fille aux yeux mouillés, c'est ce que j'ai griffonné sur mon papier, dans mon dossier, pour échapper quelques secondes à son regard sollicitant et pour tâcher moi-même de tenir le coup... elle va me dire un jour, cette fois sans larmes : « j'ai un rendez-vous régulier avec Tonton, tous les samedis, en fin de journée. Je lui pose tant de questions sur mon père et sur ma mère. J'ai le sentiment qu'il aimait vraiment bien mon père. Pour aucun prix au monde, je n'accepterais de rater ce rendez-vous. Quand il a d'autres engagements, il m'appelle pour reporter, et je suis triste. Je lui demande « qui est-il donc, ce tonton ? » « Je l'appelle comme ça, mais en réalité, nous n'avons aucun lien de parenté. Il était un grand ami à mon père et je suis devenue convaincue, avec le temps, que mon père existe vraiment en cet homme. Aller au rendez-vous avec lui, c'est comme aller au rendez-vous avec mon père ».

Nous sommes face à l'obligation que chacun se donne pour survivre, pour être réparé, l'obligation de refuser le vide et de créer la présence de l'absence, de créer du récit, donner corps à une mémoire sans souvenir, qui ne peut advenir que face au tiers étranger qui jouerait le rôle du mur de représentation. Son père et sa mère ont été victimes, comme dirait Pierre Férida, des meurtres qui ne tuent pas comme on tue dans la guerre, entre les hommes, mais qui atteint un être de l'origine jusqu'à sa racine. Célia voudrait partir ailleurs, loin d'ici, loin des gens qui portent sur elle, encore aujourd'hui, un regard assassin. Mais en partant, elle court le risque de se retrouver dans un état étrange d'errance où elle ne peut comprendre la douleur qu'elle porte en soi, si ce n'est de subir cette douleur. Elle tient à ses rendez-vous avec ce tonton pour créer du savoir à la place de la sidération. Elle s'assure des rendez-vous avec moi pour opérer une migration d'innocence à la création de lien. Pour mettre en échec le risque d'errance qui par essence dénonce l'absence de l'autre. Un jour elle va me dire « l'autre jour, quand vous avez pris le temps de me téléphoner (je ne m'en rappellerai pas), vous qui étiez si occupé, pour repousser notre rendez-vous et m'en proposer un autre, j'ai eu la conviction que j'existais vraiment à vos yeux ». Je lui dis « comme vous existez dans les

yeux de Tonton quand il vous parle et quand il vous permet de faire exister dans votre mémoire ceux qui vous ont aimée et à qui vous appartenez ».

En effet, la mémoire des exclus, pour qu'elle soit vivifiante, appelle l'engagement du survivant à vivre envers et contre tout, pour réparer la terrible injonction de l'assassin selon laquelle les disparus ne mourront pas seulement, mais s'éteindront. Or s'autoriser à vivre pour être la fille de quelqu'un ou le fils de quelqu'un, ou alors le frère ou la sœur de quelqu'un, c'est sortir les disparus que nous avons aimés de l'exclusion, et ainsi se réparer. Presque comme l'évoque Janine Altounian, la survivance désignerait ainsi une vie en rebours, visant non seulement à réparer les ancêtres ce qui est proprement impossible, mais à leur faire symboliquement don, en soi, des conditions d'une parentalité psychique d'après-coup, là où tout moyen d'en exercer une leur avait été enlevée, retirée.

La survivance donc, dans ce contexte, serait une sorte de vie transitoire, une passerelle essentielle pour rester vivant et se renforcer dans cette migration depuis la menace de mort à la vie. Jacques Roisin dissocie : la survivance est une lutte pour rester un homme en tant qu'être, interpellé dans son désir par la vie et par la mort, c'est un compromis entre la vie et la mort. Quoique quiconque entreprend le chemin de la migration, le chemin de changement, changement de vie, de statut, pour enfin s'offrir l'espoir d'une vie meilleure – qui ne mène d'ailleurs pas toujours à destination – beaucoup qui sont ici le savent... En tout cas, face à la proximité avec l'imaginable des humains pour utiliser les mots de Pierre Faïdida, il y a un besoin impérieux de prise de distance, distance qui n'est pas toujours géographique, mais qui requiert la possibilité de s'octroyer le langage propre, qu'on ne construit que face à celui de l'autre, à condition que l'autre véhicule la possibilité de l'espoir de nous recréer face à l'autre, afin de mettre en échec le projet d'anéantissement. C'est peut-être de cette distance qu'il s'agit à travers la question de Célia.

Joyce Aïn disait récemment ceci : « si j'ose écrire aujourd'hui tous les mots qui sont tus et tous les cris qui tuent, je le dois à la distance prise avec l'attitude sectaire des milieux que j'ai traversés et qui me firent souffrir jadis ». En l'absence d'un langage commun, comment parvenir à faire face à une réalité incapable et au mur du silence qui recouvre tout ce qui ne peut pas être dit et comment imaginer une vision commune surtout dans un contexte comme le Rwanda ? Cette jeune Célia a été adoptée par une famille parente, rentrée depuis du pays d'asile qui avait accueilli cette famille après la fuite des massacres de 1959, de migration en migration, cette famille avec un autre vécu, avec d'autres ambitions, avec le goût de la victoire sur les forces génocidaires, fait ce qu'elle peut pour se lancer dans la reconstruction tout en offrant tout de même une place à Célia. Pour elle, la ténacité de la mémoire des exclus la contient dans la solitude, au milieu du monde et dans les malentendus face à l'absence d'un langage commun dans ce pays complexe. Au Rwanda, tout est en bouleversement au sein de cette société prise dans un mouvement migratoire pluriel. Certains rentrent de la fuite récente, d'autres fêtent la victoire du retour après de longues années d'exclusion. Quant aux survivants ils sont à la recherche d'une juste distance pour faire de la survivance un tremplin, pour se remettre en mouvement, car si ces bouleversements que cette société subit quotidiennement revêtent plusieurs significations, rien n'indique, comme le souligne Roisin, qu'ils aient un sens, si par sens on se réfère à la triple notion de fondement, d'unité mais aussi de finalité. De fondement, c'est-à-dire de principe de base sur lequel s'appuie un projet collectif ; d'unité ensuite, c'est-à-dire de rassemblement d'images du monde dans un schéma d'ensemble cohérent ; de finalité enfin, c'est-à-dire de projection vers un ailleurs réputé meilleur.

Avec Célia, nous nous sommes engagés ensemble, côte à côte, sur le chemin migratoire, pour repenser, créer donc le langage propre, susceptible de lui permettre d'historiciser sa victimologie comme un événement et non plus comme une manière de vivre : c'est difficile de vivre victime. Car si nous parvenons, cette jeune fille et moi, à créer un espace interactionnel de sécurité, et donc dénué de peur, de l'impossible



oubli, comme dit Chalian, se déploiera la distance nécessaire pour créer et donc pour être. Il s'agira ici de créer un sens là où il n'y en a plus, plus rien comme départ, créer en s'adressant à l'autre. Elle s'adresse à Tonton pour créer un savoir sur ce qu'elle ne saura jamais assez. Elle s'adresse à moi pour s'offrir une existence face à moi, une existence qui ne saurait se penser en dehors de l'acte créateur.

Pour finir, je vais évoquer les mots de Sydney Steward qui a passé quatre années dans un enfer au Vietnam, et rentré aux États-Unis, il a essayé d'écrire ce livre qui s'appelait *Give me this Day*, (*Donnez-moi ce jour*), et on va refuser de le publier, il va migrer en Europe pour l'écrire, et il écrit ceci, qui va servir de conclusion : « l'acte créateur vient au monde dans cet espace d'ombre intermédiaire qui existe entre soi et le non-soi. L'innovateur crée et continue de créer sans cesse, or ce n'est pas l'objet conçu qui importe, mais l'acte même de créer.

Je vous remercie.

Intervention de Naasson à Bruxelles  
le 21/03/2014 dans le cadre du Colloque d'Ibuka